

La vie religieuse comme « descente aux enfers »*

Le diagnostic est aujourd'hui pratiquement universel : la vie religieuse passe par une crise d'identité et de sens sans précédent qui met en péril jusqu'à son existence. Même si, évidemment, cette crise participe de la crise plus générale de la société et de l'Église au niveau mondial, il n'empêche que, dans la mesure où la vie religieuse est une des utopies les plus caractéristiques du christianisme, cette perte de signification spirituelle des religieux et religieuses touche, au-delà d'eux-mêmes, tout le système de valeurs et, par conséquent, le projet même de la civilisation chrétienne.

Ce diagnostic universel se révèle aussi relativement unanime : il s'agit d'une maladie spirituelle grave qui affecte une forme de vie évangélique qui se présente précisément, depuis ses origines, comme un chemin radical à la suite du Christ. Mais les opinions commencent à diverger lorsque l'on tente d'ébaucher les causes possibles et les suggestions pour remédier à cette situation. En effet, suivant que l'observation de la crise se fait depuis le Nord ou le Sud, depuis la post-modernité néo-païenne ou depuis le monde des pauvres et des victimes, les interprétations varient absolument.

Ces pages ne prétendent pas proposer une analyse universelle et définitive, encore moins des remèdes d'une sécurité absolue. Je partage cependant le diagnostic commun que la maladie est d'ordre spirituel et mystique. C'est l'âme prophétique et mystique de la vie religieuse qui est malade et cette crise de l'âme se répercute dans le corps. Nous nous trouvons devant la grande souffrance psychosomatique d'un système qui a vieilli. Il convient même de se demander si le système de la vie religieuse lui-même, tel qu'il se présente à nous aujourd'hui, n'est pas pathogène ; en d'autres termes, s'il n'engendre pas, de son propre sein, ses propres infirmités morales, spirituelles et psychologiques.

* Traduction de « La Vida Religiosa como “bajada a los infiernos” », réflexion de l'auteur dans le cadre de conférences données à la Conférence des religieux du Pérou.

Cependant le lecteur aura rapidement compris depuis quel lieu je propose la méditation qui suit. Je parlerai depuis un continent traditionnellement croyant, mais également pauvre et exploité, et en conséquence, ravagé par une violence endémique. Très certainement, ce lieu détermine les points de vue présentés ici et les rend partiels. Mais l'Évangile en tant que prophétie est toujours partial car engagé et contextualisé.

Dans un premier temps, je rappellerai ce qui, à mon avis, constitue le fondement originel et la raison d'être de la vie religieuse dans l'Église et dans l'histoire humaine, fondement en dehors duquel il n'y a pas d'avenir pour cette proposition prétendument évangélique.

Après le rappel de ces fondements, je m'approcherai un moment des « plaies¹ » les plus inquiétantes du malade pour, finalement, proposer quelques pistes de thérapies spirituelles. Mais il faut clarifier une série d'options et de propositions qui articulent ici notre réflexion. Premièrement, je ne prétends pas coller des rustines ni récupérer un bateau en perdition. Le défi, ce n'est pas la pérennité d'un système mais la signification prophétique de la proposition évangélique dans l'aujourd'hui de l'humanité². La vie religieuse ne m'intéresse pas en elle-même, mais en fonction du Royaume. Dans cette optique, je prends clairement mes distances avec certaines attitudes nostalgiques qui cherchent plus à rendre à la vie religieuse ses gloires d'antan qu'à lui permettre d'affronter de nouveau l'exigence primitive de sa vocation. L'avenir, évidemment, est en avant, là où le neuf et l'ancien coïncident en une création héroïque et non en un retour à des systèmes de sécurité révolus.

Cette option implique que je prévois (sans aucune larme) la proche disparition de nombreuses formes de vie qui ne sont plus significatives de l'Évangile dans le contexte actuel ou, pire, sont devenues des contre témoignages. Cela ne vaut pas la peine de sauver ce qui est déjà mort. Un peu comme le peuple hébreu à Babylone rejeta l'option d'un temple puissant et opta pour l'espérance d'un petit reste, humble et discret, qui marche simplement en présence de son Dieu, converti et purifié par l'épreuve suscitée par son propre péché. C'est par ce chemin que se déroule ce que, en Amérique latine, nous appelons la Refondation de la vie religieuse³.

Dans la perspective de ces réflexions, je constate une fois de plus que, dans l'aujourd'hui du monde et de l'Église, la vie religieuse n'est

¹ Cf. Carlos PALMÉS, *Las cinco llagas de la Vida Religiosa*, CLAR, Bogotá.

² Cf. Simon Pedro ARNOLD, *El riesgo de Jesucristo*, Paulinas, Bogotá (*Au risque de Jésus Christ*, Lessius, 2007).

³ Cf. IDEM, *Refundación*, CLAR, Bogotá.

plus le phare de l'esprit prophétique. De toutes parts surgissent de nouvelles propositions, venant particulièrement des laïcs qui, par leur spontanéité et leur enthousiasme juvénile, fraient un sentier beaucoup plus dynamique et questionnant que le nôtre. C'est pourquoi ces nouvelles propositions se transforment en interrogation et invitation à la résurrection adressées à la vie religieuse elle-même ; un peu comme la jeune Marie fut une incitation à la joie et à la nouveauté pour la vieille Élisabeth, stérile et miraculeusement féconde à un âge avancé. Comme en ce temps-là, nous nous trouvons dans un temps de visitations et d'admiration mutuelle dans le Seigneur, plus que de compétences, de jalousies et de replis stériles. Par conséquent, je dénoncerai ici la tendance cléricale malade de certains secteurs de la vie religieuse d'aujourd'hui, masculine autant que féminine. Nous sommes dans un temps favorable aux discussions et aux débats entre positions différentes, même en dehors des étroites limites visibles de l'Église.

Notre mémoire fondatrice

L'origine de la vie religieuse est évidemment de nature charismatique et prophétique. Elle se situe non seulement aux antipodes de toute ambition institutionnelle, mais même en opposition explicite à tout modèle clérical. En effet, quand les premiers moines se retirèrent au désert, ils le firent parce qu'ils estimaient qu'il n'était plus possible d'être cohérent avec l'invitation de l'Évangile dans une structure ecclésiale qui s'était cléricalisée et installée du côté du pouvoir. L'utopie des premiers moines se basait sur l'idéal des premières communautés chrétiennes telles qu'elles sont décrites (un peu mythiquement) dans les Actes des Apôtres. En plus, ils se référaient à la récente expérience du martyre compris comme condition de la vie chrétienne pleine et entière. En soi, ce n'était ni une proposition ni un modèle mais une initiative essentiellement laïque et charismatique. Ce caractère laïque et charismatique est une constante de ce que l'on pourrait appeler l'art de fonder dans toute la tradition tout au long de l'histoire de la vie religieuse. Aucun de nos fondateurs n'eut l'ambition de créer une institution durable. Ils (et elles) furent plutôt saisi(e)s par l'urgence historique du Royaume dans des situations immédiates, toujours à partir des marges de la société et de l'Église. Mais cette conscience du Royaume s'enracinait dans une exigence de cohérence évangélique personnelle. Que ces intuitions charismatiques aient toujours, et très rapidement, inspiré des disciples, démontre la force prophétique de ces personnalités inquiètes et radicales. Paradoxalement, cette origine charismatique

et prophétique de la vie religieuse entre presque toujours, et aussi très rapidement, en conflit avec les tentations et les ambitions cléricales et institutionnelles. J'ignore s'il existe un fondateur (et encore moins une fondatrice) qui n'ait pas été pris dans des conflits aigus avec des évêques, des prêtres et, pire, des frères et des sœurs de sa propre communauté. Ces derniers voulaient imposer des structures cléricales parce qu'ils rêvaient plus à la pérennité d'un projet institutionnel qu'à la signification, même éphémère, d'une intuition prophétique. L'histoire douloureuse de saint François est presque le paradigme de cet état de conflit permanent entre le charisme et l'institution, entre vie religieuse comme signe prophétique et vie religieuse comme modèle institutionnel. La crise actuelle ne diffère des crises antérieures que par sa profondeur. C'est la raison pour laquelle nous croyons que l'unique chemin de résurrection pour nous est de revenir au fondement, ce qu'on appelle habituellement « refondation ».

Une imagination nouvelle

Habituellement, les fondateurs et les fondatrices n'étaient ni de grands théologiens ni de grands mystiques. Parfois, on ne peut pas s'empêcher de sourire en observant, particulièrement lorsqu'il s'agit de les faire monter sur les autels – le hit-parade de la renommée ecclésiale – combien les congrégations désespèrent de trouver des paroles historiques dans leurs écrits. Dans la plupart des cas, ces lettres ou conférences spirituelles des origines sont d'une désolante banalité. C'est qu'ils étaient moins des têtes que des cœurs. Ils n'étaient pas des intellos sans imagination. Je penserais facilement que, s'ils ont osé emprunter des chemins si risqués et si fous, ce fut par manque de sagesse humaine. Ils le firent parce qu'ils ne savaient pas que c'était impossible. Ils ont combiné imagination, ingénuité, foi et courage. Une combinaison qui fait cruellement défaut aujourd'hui à la grande majorité des familles religieuses. Nous mourons parce que nous sommes trop prudents et trop sages. L'Esprit, dans sa folie, ne rencontre plus la brèche par où pénétrer pour nous mobiliser. C'est probablement pour cela qu'on se tourne de préférence, aujourd'hui comme à nos propres origines, vers des secteurs moins sages, moins prudents et moins formés théologiquement, mais capables de risquer à nouveau la folie de l'Évangile dans la vie réelle et pas seulement dans les discours.

Inventer une nouvelle imagination spirituelle créatrice suppose une série de pas importants. Il faut d'abord nous soumettre d'urgence à ce que j'appellerais une *thérapie de l'oubli*. C'est, en effet, une nécessité

pressante d'oublier les recettes du passé, même celles qui donnèrent de beaux fruits. Nous sommes dans un temps de « visions ». Nous avons davantage besoin de visionnaires que d'administrateurs du « trésor ». Les grands prophètes avaient une imagination débordante dont ils firent la source de leur créativité historique. Refonder, c'est voir ce qui ne se voit pas, comme cette multitude de croyants que décrit la lettre aux Hébreux.

En outre, il existe une tension dialectique entre « la thérapie de l'oubli » et la « vision prophétique ». Elle se traduit, comme au temps de nos origines, par ce que j'appellerais une *sainte* (et humble) *critique*. Les prophètes ont toujours dérangé parce qu'ils ne gardaient pas leur langue dans leur poche mais prononçaient des vérités osées, marquées au coin de leur liberté spirituelle. Oui, il est urgent pour nous de renouer avec cette critique audacieuse de Pierre et de Jean devant le Sanhédrin, dans les Actes des Apôtres, quand ils défièrent les autorités religieuses avec ce dilemme : « À qui obéir ? À Dieu ou à vous ? » Le vœu d'obéissance est en relation, dans son fondement, avec la « désobéissance prophétique », la sainte critique. Obéir à Dieu entraîne nécessairement des conflits et obéir aux hommes mène nécessairement à des trahisons.

Le retour à l'imagination prophétique passe, en deuxième lieu, par une nouvelle capacité d'écoute. Comme nos fondateurs et fondatrices, il est urgent *d'écouter le vent*. Saint Jean nous dit : « Tu ne sais ni d'où il vient ni où il va ». Mais il nous revient, à nous, d'être « en » lui pour nous laisser saisir et conduire vers l'endroit où l'Esprit, dans sa divine et surprenante liberté, veut acheminer l'histoire. Pour autant que je sache, Dieu n'est pas catholique, Jésus n'est pas chrétien et l'Esprit n'est d'aucune confession et n'a fait vœu d'obéissance devant aucun de nos généraux ou provinciaux. Avant d'ausculter notre narcissisme endémique, il s'agit d'écouter la voix qui surgit en dehors du cercle étroit du religieux, du catholique et du chrétien : les laïcs, les non-chrétiens, les non-croyants, les jeunes et les femmes, les minorités marginalisées par leur culture ou leurs choix et surtout les pauvres et toutes les victimes, en un mot : ceux du dehors. Cet attrait pour le marginal, pour ce qui est « à l'extérieur » de l'institution et du domaine du connu, est constitutif de notre charisme. Nous sommes des « gens » pour la mission *ad gentes* par vocation originelle.

Enfin, pour renouer avec l'imagination prophétique, j'inviterais à vivre ce que j'appelle la *poétique de l'histoire*. Nous sommes saturés d'analyses soutenues, de diagnostics définitifs, de propositions intelligentes et même de discours courageux et audacieux. Et néanmoins, rien ne change véritablement entre nous. C'est parce que

tout cela demeure dans nos bibliothèques ou sur nos disques durs. Mais le terrain concret de nos vies est tellement sec qu'il a au préalable besoin d'une irrigation abondante d'amour et d'enthousiasme. Il faut nous réconcilier, au-delà des bonnes paroles, avec les parfums, les sons, les formes que le monde nous apporte. Il faut nous réconcilier avec la sensualité de la vie, l'expérience incarnée, les oiseaux, la chaleur et le froid, la danse et la lamentation. D'une certaine manière, il s'agit de nous « réincarner ». Notre vie est, par essence, poétique, émotive, passionnée. L'histoire nous a stérilisés et nous avons confondu cette mutilation avec nos vœux. Notre part, c'est le symbolique, l'intimité avec le mystère et l'irrémissible utopie de l'amour. Notre vie est annonciatrice de bonheur et nous avons bâillonné et emprisonné cette Bonne Nouvelle dans l'uniforme étroit de normes de courtoisie spirituelle qui ne dérangent personne. Il est urgent de nous réconcilier avec la « passion » dans le double sens du mot : jubilation extrême et pâtir solidaire du cœur.

Le défi d'aujourd'hui : revenir à Jésus

La thérapie que nous venons de proposer, par le moyen d'une nouvelle imagination prophétique, n'a pas pour but de nous rajeunir ou de nous rendre, à moindre coût, notre jeunesse passée. Une fois de plus, elle nous dirige plutôt vers l'avant. Et en avant, il ne reste que Jésus. Le reste, absolument tout le reste n'est que vaine futilité. Au fond, depuis son origine, la vie religieuse prétend revenir à ce que j'appellerais le rêve de Dieu tel qu'il s'exprime dans l'utopie mythique de l'Éden, c'est-à-dire à l'humanité confiante, transparente et réciproquement amoureuse, telle que Dieu la créa. Cette humanité qui ne fut jamais si parfaitement exprimée qu'en Jésus, nouvel Adam. Notre vocation est de revenir à ce Jésus, renonçant à tout ce qui n'est pas lui ou nous éloigne de lui.

Pour revenir à Jésus « seul », comme dit l'Évangile après la Transfiguration, nous avons besoin d'une purification radicale. Notre vie religieuse ressemble à ces statues coloniales de la Vierge, écrasées sous des tonnes d'habits pesants. Je me souviens avoir contemplé un jour une photographie de la Vierge de Copacabana en Bolivie, dépouillée de tout vêtement. Et je pus admirer une œuvre d'art merveilleuse et simple. Mais, quand je me rends au sanctuaire, ce que je vois, c'est un tas de tissus luxueux qui entourent un joli visage comme une étoile solitaire dans la nuit. C'est ainsi que m'apparaît la vie religieuse sous les tonnes de traditions, d'habitudes, de styles et de normes accumulées par le temps. Que reste-t-il de l'œuvre d'art originelle qui, dans sa simplicité, se voulait icône fidèle de Jésus

Christ ? Il est temps de revenir au triple dénuement évangélique : le dénuement de Bethléem, ou l'*incarnation* de Jésus dans le monde ; le dénuement du Golgotha, ou la *passion* de Jésus pour le monde ; le dénuement de Pâques, ou la *liberté* de Jésus pour le monde. Autant de défis de purification nécessaire pour raccrocher notre mode de vie aux exigences d'incarnation, de solidarité et de liberté qui jaillissent de l'appel de Jésus Christ.

Le dénuement spirituel nous conduira alors à une *radicalisation* de nos options. La vie religieuse suppose une certaine forme de « littéralisme » ou de « fondamentalisme » de l'amour évangélique. Pour nous, l'Évangile dans sa totalité n'est pas une manière de parler mais une proposition réelle et réaliste pour tous. Il n'est pas réservé à une soi-disant élite spirituelle mais, comme saint Antoine le comprit en entendant l'évangile du jeune homme riche, c'est une parole actuelle pour moi immédiatement et totalement. Il ne s'agit pas non plus de la découper en tranches afin que chaque secteur de l'Église se spécialise en une seule de ses dimensions. Au fond, les religieux et religieuses ont la sainte ingénuité de croire que le baptême est une chose sérieuse et concerne définitivement la totalité de l'être. Nous autres, nous croyons qu'il est possible de mourir et de renaître réellement en Christ. Il suffit de revenir au vin pur de Cana après l'avoir depuis trop longtemps coupé d'eau jusqu'à le rendre transparent et insipide.

Jésus ressuscité invitait ses disciples à retourner en Galilée pour le voir. Pour nous aussi, cette invitation est d'une actualité brûlante. La Galilée, en effet, représente le premier amour, cette ignorance bénie du premier pas, la première séduction. Mais la Galilée, c'est aussi la simplicité des choses banales et quotidiennes, cette mer de toujours où chacun peut avancer pour pêcher en eaux profondes. Pour la vie religieuse, il s'agit d'une invitation pressante à nous libérer, à laisser tomber tout ce qui n'est ni simple, ni fondamental, ni profond. La Galilée, c'est la *libération* de tant de choses superflues, inutiles, superficielles. Le banal, le simple, le profond nous suffit. Être libres pour adorer simplement « en Esprit et Vérité ».

Tout cet itinéraire nous remet devant l'exigence fondamentale de toute vie consacrée : la *contemplation*. L'essence de toute vie religieuse est mystique. Si nous ne sommes pas animés par une expérience réelle et nourrissante du Seigneur, c'est tout simplement absurde. Notre unique raison d'être et notre unique motivation est ce que les premiers disciples, dans l'évangile de Jean, cherchaient avec une ardeur juvénile : la demeure du Christ. Notre mission propre, c'est de « demeurer » là où, un jour, il nous a invités, quand il était encore

sur les chemins de la vie. Cette préférence, cette primauté absolue de l'amour du Christ dans notre expérience de consacrés me tient particulièrement à cœur. Déjà l'auteur des lettres aux Églises, dans l'Apocalypse, leur rappelait cette condition : le premier amour. Les vœux signifient avant tout une rupture pour suivre le Bien-aimé de près. C'est peut-être cette dimension contemplative de notre aventure qui se trouve la plus détériorée, ce qui explique le mal-être de tout le corps.

En résumé, le défi de revenir à Jésus implique le courage de reconstruire une cohérence de vie. Car là est le problème : nous sommes terriblement incohérents. Je me risque ici à ressusciter un vieux concept de la spiritualité qui n'a pas bonne presse aujourd'hui. Je veux parler de *l'Imitation de Jésus Christ*. Oui, je suis convaincu qu'il faut revenir à l'exemple de Jésus, non dans la sensibilité de la *Devotio moderna*, mais en nous laissant enseigner à nouveau par la pratique historique et concrète de Jésus. Comme lui, il est urgent de réinventer la pauvreté à l'école des pauvres, la chasteté à l'école de l'amour véritable et incarné, l'obéissance à l'école de la liberté évangélique.

Les vœux comme descente aux enfers

Parmi les articles de notre Credo, la descente du Christ aux enfers dans la radicalité ultime de son engagement pascal, me semble particulièrement évocatrice de notre propre intuition en tant que religieux et religieuses. Cet article, en effet, est en relation avec le fondement de notre vœu d'obéissance. Lorsque saint Paul parle de l'obéissance de Jésus jusqu'à la mort (Ph 2), il parle de sa cohérence radicale avec son humanité librement choisie. En assumant l'humain jusque dans ses ultimes conséquences, Jésus détruit définitivement, d'une certaine manière, « ce qui l'égalait à Dieu », c'est-à-dire toutes nos illusions et images de Dieu et de nous-mêmes. Quand le crucifié reprend à son compte le cri du psalmiste : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? », il signe la fin de toute croyance religieuse qui ne prendrait pas totalement au sérieux l'humanité qu'Il vient remplir de sa présence divine et définitive. La foi en la résurrection est l'affirmation la plus catégorique de cette vérité chrétienne fondamentale : celui qui a vu le visage du Christ voit le Père et celui qui veut voir le Christ doit seulement regarder le visage de son frère, spécialement le plus faible (l'enfant). Le reste n'est que littérature.

Les vœux religieux, dans leur essence, ambitionnent d'incarner cette expérience de la descente de Jésus aux enfers, c'est-à-dire d'assumer pleinement son humanité jusqu'aux ultimes conséquences. Par les

vœux, nous assumons la douleur humaine de ne pas être tout, nous renonçons aux illusions de toute fausse plénitude et accueillons, réconciliés avec notre moi limité qui se révèle dans la mort, le bonheur modeste d'être simplement des humains. C'est la découverte de Paul lorsque, après avoir supplié par trois fois le Seigneur de le libérer de l'écharde dans sa chair (2 Co 12), il assume joyeusement sa faiblesse comme lieu de la gloire de Dieu. C'est ainsi que le célibat, la pauvreté et l'obéissance ne sont qu'une réconciliation ontologique avec la brèche, la limite, la carence et la mort. Loin d'incarner l'idéal de Prométhée, qu'il s'appelle perfection ou état angélique, les vœux sont l'affirmation la plus prosaïque du réalisme spirituel chrétien : la solitude, la mortalité, notre fragilité congénitale et solidaire. En un mot, les vœux, en optant pour la carence qui nous constitue, sont une identification prophétique avec tous les pauvres et toutes les carences humaines. Cette option nous projette nécessairement loin de toute plénitude, à la frontière de la mort, de l'oubli et du mépris.

Quand il veut éclairer l'événement insupportable de la croix, le Jésus de saint Luc répète : « il fallait que le Christ souffre ». D'une certaine manière, cette expression révèle l'humanité radicale de Dieu et la divinité radicale de tout humain. La croix n'était pas le but, mais bien le chemin de l'amour jusqu'en ses ultimes conséquences. Dans ce sens, nos vœux sont une identification à la croix : aller jusqu'au bout de soi-même comme expression de notre humanité ; aller jusqu'à l'extrême de l'amour du frère comme révélation de notre divinité. Par les vœux, nous actualisons la déclaration de Pilate à la foule : « Voici l'homme », et en même temps, nous proclamons : « Voici Dieu » en identifiant, par la foi, le crucifié avec son Père.

Le terrain privilégié de ce témoignage est la vie communautaire. Elle constitue le laboratoire de la double décision affirmée dans les vœux : aller jusqu'au bout de soi-même et aimer jusqu'à l'extrême.

Défis de la vie religieuse face au troisième millénaire

La prophétie déjà ancienne de Malraux à propos du 21^e siècle qui « sera religieux ou ne sera pas », semble par bien des aspects pertinente, face à la réalité que nous vivons. Mais je ne suis pas certain que cette constatation d'une postmodernité chaotiquement religieuse soit une bonne nouvelle pour les chrétiens et encore moins pour la vie consacrée. Nous assistons effectivement à une recherche spirituelle intense qui creuse aux traditions et aux puits les plus divers, des meilleurs aux plus pervers, des plus éculés aux plus folkloriques. Mais quelle relation y a-t-il entre ce mouvement, plutôt intuitif et spontané, et les institutions religieuses anciennes ? C'est vrai que l'Islam vit

une période de dynamisme intense. Mais nous pourrions nous interroger sur la signification de ce dernier. S'agit-il réellement d'une résurrection spirituelle ou plutôt d'un phénomène d'ordre politique et culturel intimement lié au combat des immenses multitudes exclues du système globalisé ? Quant au judaïsme, au bouddhisme, au christianisme, nous pourrions douter, avec plus de discernement encore que pour l'Islam, de leur actualité et de leur signification dans le tourbillon religieux contemporain. Il est bien vrai que chacune de ces traditions vénérables a ses prophètes et ses vedettes médiatiques. Mais quel rapport y a-t-il entre eux et la proposition spécifique de chacun de ces systèmes religieux ? En outre, si nous nous demandons quel type de spiritualité jaillit de cette nouvelle civilisation, une série d'interrogations des plus sérieuses se présentent à nous. Ce qu'on cherche aujourd'hui dans cette foire à la mystique postmoderne, c'est l'expérience immédiate, le bien-être instantané et versatile. Quel lien existe-t-il entre tout ceci et la lente et patiente pénétration du mystère de Dieu ? Quoi de commun avec nos doctrines et nos systèmes mythico-rituels ? Nos contemporains cherchent anxieusement à donner un sens à leur itinéraire personnel. Le salut, le Royaume, la vérité ne les intéressent aucunement. Il s'agit d'une quête subjective, pluraliste, changeante et privée, sans lien avec l'appartenance identitaire à une institution et encore moins avec ses autorités.

Derrière ce panorama, il nous faut constater une grave crise éthique, due à l'individualisme hédoniste, jusque dans la quête mystique ; aux changements d'envergure copernicienne tant au niveau des connaissances scientifiques que des technologies quotidiennes. La vision du monde s'est transformée de telle façon que tout l'horizon référentiel de nos discours religieux est devenu obsolète, pour ne rien dire des justifications éthiques que nous donnons aux comportements moraux exigés.

Face à ce défi sans fin, il nous faut reconnaître la pauvreté de notre pensée chrétienne, infantilisée par la crise mais également par la peur suscitée au sein de l'Église, le retour en arrière et la rigidité de tant de ses comportements.

Cette marginalisation de fait de tout l'appareil institutionnel et idéologique des religions devrait être, à première vue, une bonne nouvelle pour la vie consacrée, si nous nous référons au paragraphe sur notre fondement charismatique et prophétique originel et cependant, nous sommes partie prenante dans la débâcle générale de l'Église précisément parce que nous avons perdu le fil de notre fondation pour nous confondre plus ou moins confusément avec la partie la plus conformiste de l'institution en question.

Encore une fois, la postmodernité nous presse à nous réconcilier avec notre identité contestataire. Il faut rendre sa priorité à la recherche, à l'expérience mystique et, dans cette optique, nous décharger de l'énorme poids de la « maintenance » de l'appareil institutionnel sous toutes ses formes. La vie religieuse devra redevenir ce qu'elle fut tant de fois par le passé : un lieu d'imagination créatrice et libre, « laboratoire d'idées » de l'Église, source d'une pensée nouvelle, profonde, sérieuse.

Au fond, la postmodernité nous replace dans une situation pascalienne que nous n'aurions jamais dû quitter. Oui, nous sommes entre la vie et la mort. Il y a une vie religieuse qui agonise parce qu'elle est irrécupérable, tant du point de vue évangélique que de celui de sa signification historique dans le monde d'aujourd'hui. Pour celle-ci, il ne reste plus qu'à demander la grâce de la bonne mort, apprendre l'art de mourir dans la dignité. Mais, de ces sépulcres en attente, il est aussi possible et nécessaire de renaître, comme Nicodème, en étant vieux. Il est possible de renaître aux aventures audacieuses qui nous ont donné vie dans le passé. Pour cela, la condition est de laisser en arrière notre provincialisme mental et culturel pour nous rebrancher avec audace sur les défis de ce temps. Si nous ne reprenons pas contact avec cette histoire, nous courons le risque inconscient de nous retrouver en Égypte par peur de la faim et de la soif dans ce désert postmoderne à travers lequel, unis à tant de nos contemporains, nous nous acheminons vers le Jourdain et la Terre Promise.

Profil vocationnel pour la refondation

Je suppose qu'il est clair depuis un moment déjà que ma proposition n'est pas imaginable avec des multitudes de religieux et religieuses. Cette vocation aux frontières, charismatique et prophétique, n'est que pour un « petit reste ». La vie religieuse est minoritaire par définition. Le désir de reconstituer de grandes communautés de consacré(e)s est une aberration.

Regardons dès lors quel type de vocations exige cette refondation de la vie religieuse. L'exigence prioritaire et fondamentale est d'enraciner sa vie en Dieu et dans le Christ et non dans une ambition humaine quelle qu'en soit la portée. Ce dont nous avons besoin, ce sont des vocations de Césarée ou du Pain de vie, de ceux qui, après avoir perdu toutes leurs illusions puissent dire : « À qui irions-nous Seigneur ? » ; ou qui, à la question : « Qui dites-vous que je suis ? » répondent par l'audace radicale de : « Tu es le Christ ».

Ces personnalités courageuses et convaincues n'ont rien de commun avec la figure des religieux et religieuses qui fleurissent aujourd'hui

dans certains milieux, très idéologisés et très formalistes parce que très fragiles. Ce dont nous avons besoin, c'est plutôt de personnes libres, dociles à l'Esprit Saint et non des robots esclaves de normes, d'apparences et de formes de sécurité affectives et sociales.

Finalement, ce dont nous avons besoin, ce sont des personnalités passées au creuset, tant au plan affectif qu'au plan social, intellectuel et culturel. Nous n'avons pas besoin des rigides et des frileux en ces temps d'Exode et de désert. Tout au contraire, il est urgent d'accueillir des candidat(e)s capables de communication, possédant des antennes et une curiosité universelle, désirant risquer en tout la relation plutôt que de se protéger à tout prix. Nous avons besoin de personnes amoureuses de l'Église sans condition, et cependant, critiques et libres devant tout discours a priori. Des personnes éprises aussi de l'humanité, sans condition de race, de classe, d'opinion ou de moralité. Finalement, nous cherchons des personnes capables de se laisser surprendre et de se remettre en question en permanence.

Oui, nous sommes dans un temps où tout doit être repensé, et ensemble. Partager entre générations et jusque entre familles religieuses, pour voir ensemble comment élever la nouvelle maison quand le tremblement de terre a rendu la précédente inhabitable. Notre temps est un temps de divine précarité « à la Jésus ». Vivre cette aventure suppose de tenir les yeux fixés sur la « Patrie », le Royaume que nous nous refusons à imaginer à l'avance, mais que nous espérons dans la foi, la constance et une attitude engagée. Notre temps est le temps passionnant et risqué des pionniers, de ceux qui font le pari de la résurrection et s'encouragent mutuellement dans la course jusqu'au tombeau vide.

Stérilité et fécondité prophétique

Dans la Bible, la stérilité humaine est un lieu privilégié du Dieu de la grâce. Innombrables sont les passages bibliques qui glorifient la femme stérile qui met au monde et proclament l'abaissement de la mère de nombreux fils. En effet, la fécondité n'est pas un but en soi, mais le signe d'un amour gratuit. Au contraire, l'expérience douloureuse de la stérilité est souvent le creuset le plus beau de la grâce et de la gratuité de l'amour divin. Il ne s'agit pas, en effet, de désirer la surabondance d'une descendance médiocre, mais la race peu nombreuse des prophètes. Longtemps, la vie religieuse a manifesté l'orgueil arrogant de la mère de nombreux fils et filles, sans se rendre compte de leur qualité et de leur profondeur spirituelle. Et il nous faut reconnaître que le nombre de personnes en formation dans nos congrégations reste le critère d'évaluation de celles-ci. Nous ne nous

rendons pas compte de l'énergie et de l'argent dépensés, bien souvent en pure perte, pour des personnalités trop fragiles pour l'aventure. Je ne veux pas dire que le séjour de beaucoup de personnes dans nos maisons de formation ne leur a pas été utile pour leur propre croissance, lorsque parfois, après de nombreuses années, ils finissent par reconnaître que ce n'était pas leur voie. Mais la question renvoie davantage à la lucidité et à la sagesse de nos propres institutions et à leurs motivations plus ou moins conscientes dans l'accueil de ces candidat(e)s.

Je ne prétends pas qu'il soit facile actuellement d'établir un profil du religieux ou de la religieuse dont notre temps et notre Église ont besoin. Mais mon intuition est que s'il s'agit de fécondité prophétique, nous devons être plus exigeants dans la sélection. Car aujourd'hui comme dans les commencements de la vie consacrée, notre aventure est avant tout le « risque de Jésus ». Ce « risque » étant au-dessus de toute convenance humaine, y compris de toute aspiration généreuse ou aptitude pastorale, intellectuelle et même spirituelle.

En fait, notre temps est un temps d'orages et de tempêtes. Et c'est donc le temps du Christ. La maison construite sur le sable ne résistera pas à ces intempéries, mais bien celle que nous construirons sur le Roc unique qui résiste aux vagues : Jésus Christ. Plus encore : il faut bien comprendre qui est l'architecte. « Si le Seigneur ne bâtit la maison, les bâtisseurs travaillent en vain », dit le psaume. Dans ce contexte, combien il est important de discerner avec précision entre nos projets humains, même sincères et généreux, et l'impulsion, inconfortable mais prophétiquement féconde, de l'Esprit ! Notre temps est un temps pour inspirés et non pour fonctionnaires. Notre temps est un temps pour mystiques qui, sans le savoir, inaugurent une nouvelle manière d'être Église, comme ce fut le cas, au long de l'histoire, presque malgré eux, de tous les grands réformateurs.

*Monasterio Benedictino de la
Resurrección
Apartado 295
PUNO – PERÚ*

Simon-Pierre ARNOLD, osb